

«Pour nous, la danse est essentielle»

DANSE Peeping Tom est de retour cette semaine au Grand Théâtre avec un programme chargé. Interview.

Le Quotidien (Luxembourg) 31 May 2018 Entretien avec notre journaliste Pablo Chimienti



Dans un paysage froid et venteux, des caravanes délabrées et des abris de fortune servent de village isolé à six habitants qui vivent en vase clos et en boucle. La pièce s'intéresse aux rapports entre les individus qui sont déterminés par la solitude de chacun.

Après avoir présenté ses deux dernières créations, Vader (2015) et Moeder (2017), et avant d'y créer le dernier volet de sa trilogie familiale, Kind, la saison prochaine, la compagnie de danse bruxelloise Peeping Tom est de retour au Grand Théâtre de Luxembourg cette semaine avec une pièce créée en 2009, 32 rue Vandenbranden.

Comment intégrez-vous cette reprise de 32 rue Vandenbranden dans votre trilogie actuelle? Est-ce que le spectateur luxembourgeois va découvrir, là, quelque chose d'assez proche de ce qu'il a déjà pu admirer lors de Vader et Moeder ou est-ce, au contraire, quelque chose de totalement différent?

Franck Chartier : On avait dix ans de moins, donc déjà c'est plus jeune. On a créé cette pièce à la sortie d'une trilogie précédente, Le Jardin, Le Salon et Le Sous-Sol, sur une maison et qui présentait l'intimité d'une famille. Alors, avec cette pièce, 32, qui est l'adresse de la maison de l'ancienne trilogie, on a voulu sortir de cette maison et plus parler de l'extérieur, de comment on agit dehors, des masques qu'on met lors des interactions, etc. On a donc posé cette adresse dans un village situé à 3 000 mètres d'altitude, avec des mobile homes entourés de neige. On montre la vie du village, ses habitudes, ses rites... Les gens vivent là dans un milieu difficile et ont, pour ainsi dire, leurs propres règles. Ça nous permet de parler de migrations,

d'immigration, d'émigration, d'intégration... de demander pourquoi les gens restent, la plupart du temps, près de leurs familles, même dans des endroits terribles. Dans la pièce, il y a deux étrangers qui arrivent au village. L'un s'intègre et l'autre non.

L'ancienne trilogie, vous ne la jouez plus, tandis que 32 rue Vandenbranden tourne encore. Neuf ans après, est-elle toujours d'actualité? Prenez-vous toujours autant de plaisir à la faire tourner?

32 tourne encore, oui, mais plus pour longtemps. La présentation à Luxembourg sera quasiment la dernière européenne. Après, on fera une dernière à New York en 2019 et ce sera fini.

Vader parlait de sénilité, Moeder de souvenirs. Là, il est donc question de relations sociales et de solitude. C'est bien ça?

Oui, c'est ça. On raconte comment, dans le microcosme de ce village d'altitude, les gens s'adaptent dans un milieu très dur. On a voulu inventer tout un monde perdu dans les montagnes. Ça n'a rien à voir avec Vader, Moeder ou Kind – qu'on est en train d'écrire et qui bouclera cette nouvelle trilogie.

L'histoire de ce 32 fait penser un peu à Dogville de Lars Von Trier. C'était une inspiration?

On adore ce film. Bien sûr. Mais on s'est surtout inspirés d'un film japonais qui a remporté la Palme d'or à Cannes en 1983 : La Ballade de Narayama, de Shohei Imamura qui se déroule dans un village isolé dans les montagnes sans aucun contact avec l'extérieur, au Moyen Âge, avec des lois très dures et des traditions surprenantes.

La pièce est très visuelle. Comment avez-vous transposé tout cela en danse?

Nous sommes des danseurs, donc, pour nous, la danse est essentielle. La recherche de mouvements est essentielle. On commence donc toujours par là, on cherche de nouveaux mouvements ou on déstructure des mouvements classiques pour qu'ils ne soient pas reconnaissables. Et puis, on aime la virtuosité dans la danse contemporaine. On s'attache à ça et on essaye toujours d'écrire quelque chose de nouveau, qui nous surprend. On essaye donc d'explorer plein de possibilités, des visions, des personnages, des situations... et ainsi déstructurer la réalité, la détourner, et de transformer le corps humain pour qu'on ne puisse presque pas le reconnaître. Dans nos créations, le danseur n'est pas un humain, c'est une vision qu'on a.

Il y a aussi eu des adaptations, 33 rue Vandenbranden, en 2013, et une autre adaptation, 31 rue Vandenbranden, qui est prévue pour la Biennale de danse de Lyon en septembre prochain. Que faut-il comprendre?

Pour 33, on a repris l'idée qui veut que derrière chaque homme on peut avoir cinq personnalités différentes et que la vie nous fait choisir, prendre des décisions, etc. Dans 33, on a donc travaillé sur différentes formes de doutes de l'être humain et sur cette possibilité qu'une personnalité soit partante pour quelque chose, mais pas les quatre autres. Chaque caractère se perdait alors dans ses décisions et à la fin, il n'en restait plus qu'un. C'était, pour nous, une façon de garder la structure de 32, mais aussi d'essayer de développer une autre couche. Pour 31, ce sera plus ou moins pareil, mais on voudrait plus parler de fantômes, avec

des tabous intergénérationnels qui restent dans les familles de manière cachée et peuvent ressortir même 6 ou 7 générations plus tard. Ce sera donc la même pièce, mais avec plus de danseurs et réadaptée. Mais bon, à Luxembourg, on présentera bien la version originale.

Avant de présenter 32 rue Vandenbranden, samedi et dimanche, vous êtes déjà à Luxembourg pour le TalentLab. Après avoir fait partie du jury danse l'an dernier, pour cette troisième édition, Peeping Tom est carrément le "parrain" des porteurs de projets chorégraphiques. Comment voyez-vous votre rôle de parrain et qu'attendez-vous de cette expérience?

Pour nous, c'est une chance de pouvoir aider, de pouvoir conseiller, d'apporter des clefs, qui vont peut-être permettre aux porteurs de projet de créer d'une autre façon, de s'épanouir. Et puis, c'est chouette de se confronter à un matériau qui n'est pas le nôtre. On n'a jamais fait ça avant. C'est toujours attirant de travailler avec des jeunes qui ont leurs idées et leur façon de travailler. On voit ça comme un partage.

Et vous serez une nouvelle fois très présents à Luxembourg la saison prochaine, avec la présentation de Kind, qui sera une création mondiale ici à Luxembourg, précédée d'une résidence artistique sur place. Qu'ont-ils de spécial, pour vous, les Théâtres de la Ville de Luxembourg ?

C'est une collaboration qui nous offre un espace pour travailler, créer les lumières, être sur place bien concentré avant la première. Pour nous, c'est très important d'avoir un théâtre pour tout ça. C'est une chance. Un luxe même. Alors quand on nous a proposé de faire cette création à Luxembourg, c'était une belle opportunité; on n'allait pas dire non. C'est un honneur pour nous de pouvoir présenter notre première à Luxembourg.

Dans nos créations, le danseur n'est pas un humain, c'est une vision! Grand Théâtre - Luxembourg. Samedi à 20 h. Dimanche à 17 h.

TalentLab

Présentation des maquettes danse

What Does not Belong to Us

de Sarah Baltzinger et Lost de Nir de Volff demain à 19 h 30 au Grand Théâtre de Luxembourg.